États généraux du christianisme, Lille, 8 octobre 2011

Avons-nous besoin d'être sauvés ?

Jean-Baptiste Lecuit,
Professeur à la faculté de Théologie
de l'Université Catholique de Lille

Le mot « salut » n'est sans doute plus très parlant, mais nous connaissons tous des situations où le verbe « sauver », et même le nom de « sauveur », viennent spontanément à la parole, à propos d'une personne tirée d'un grand péril : les pompiers l'ont sauvée des flammes ; un ami l'a sauvée du désespoir ; rescapée de la noyade, elle remercie son sauveur.

Même si beaucoup moins qu'autrefois reconnaissent Jésus comme le sauveur des hommes, même si assez peu semblent exprimer le besoin d'être sauvés, ces termes sont encore bien parlants. C'est dans ce contexte que résonne la question « avons-nous besoin d'être sauvés » ?

Mais, si nous nous arrêtons à cette façon de poser la question du salut, nous en manquerions la portée. Les exemples évoqués à l'instant peuvent nous faire comprendre cela. À chaque fois, il s'agit de retrouver une situation de départ : la vie dans la santé physique ou psychique. Mais être sauvé, est-ce uniquement être débarrassé de ses difficultés, et revenir à la vie sauve telle que nous la souhaitons spontanément ? Le risque est de penser le salut à partir de nos seuls besoins, tels que nous les éprouvons, sans chercher plus loin. Vous me direz, ce serait déjà extraordinaire, inouï, si nous pouvions être délivrés de la violence, de l'injustice, de la maladie, de la souffrance physique et morale ! Cela semble déjà inaccessible, alors, pourquoi chercher plus loin ?

D'ailleurs, si nous nous tournons maintenant vers celui que la foi chrétienne présente comme le sauveur des hommes, Jésus-Christ, nous sommes peut-être déçus : s'il est venu pour nous libérer du mal sous toutes ses formes, pour nous guérir et nous libérer, il ne semble pas très efficace ! On nous dit qu'en fait, sa pleine victoire sur le mal ne sera accomplie qu'après la mort. Mais, vu que personne ne peut le vérifier directement, sommes-nous sûrs de ne pas prendre nos désirs pour des réalités, de ne pas être dans le rêve, dans l'illusion ?

De toute façon, le message chrétien invite à élargir la perspective : en Jésus, Dieu ne se contente pas de nous sauver de la souffrance et de la mort. Il nous ouvre à une vie nouvelle, inattendue. Une vie dont l'essentiel consiste à voir Dieu ; à nous réjouir éternellement de sa présence directe ; à participer intimement à la vie du Père, du Fils et de l'Esprit ; à connaître une joie tellement profonde qu'elle relati-

aise toutes les joies terrestres – y compris celle de la vie en couple, tellement importante aujourd’hui dans la recherche du bonheur – ; à connaître une joie essentiellement spirituelle, qui est même compatible avec la souffrance physique ou mentale, au point que Jésus puisse dire : « Heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui pleurent,... ». Cette vie sauvée, cette participation à la vie du Dieu Trinité, dépasse de très loin ce que nous pouvons nous en représenter. Elle dépasse infiniment nos attentes spontanées, nos besoins fondamentaux. C’est tellement vrai qu’elle ne nous intéresse pas si facilement, et que nous avons de la peine à nous en réjouir au point d’être toujours motivés par cette espérance et portés par cette joie. Ainsi, d’un côté, en nous sauvant, Dieu répond à notre besoin de vie heureuse ; mais alors : est-il autre chose qu’une illusion, une réponse à notre besoin infantile de protection ? D’un autre côté, en nous sauvant, il dépasse de très loin nos besoins et attentes spontanés, il nous ouvre à ce que nous n’attendions pas ; mais alors, en quoi cela nous concerne-t-il aujourd’hui, quel intérêt cela a-t-il pour nous ?

Pour affronter cette difficulté, prenons une comparaison, forcément imparfaite, avec un cas que nous connaissons bien : le cas de l’enfant, et même du bébé que nous avons tous été. Dès sa naissance, il est dans un état de dépendance extrême, car il est dans l’impossibilité de subvenir lui-même à ses besoins. De ce point de vue, sa mère est pour lui un sauveur : en payant de sa personne, elle lui fournit la nourriture, la protection et l’affection indispensables à sa survie. Mais cela ne s’arrête pas là. « Sauver » un enfant de la mort qui l’attend si personne ne prend soin de lui, ce n’est pas seulement satisfaire ses besoins, ou répondre à ses désirs. C’est aussi l’ouvrir à autre chose, dont il n’a encore aucune idée, qu’il ne peut donc désirer, et qui va même lui déplaire, par certains côtés. Une façon de vivre nouvelle, qui va le transformer et qu’après-coup seulement, il reconnaîtra comme bonne et désirable. Par exemple : découvrir que sa mère en aime d’autres que lui ; apprendre à obéir et à demander pardon ; s’exprimer par la parole, plutôt que par les cris et les pleurs ; acquérir un sens moral ; aimer les autres de façon altruiste ; s’ouvrir à des idéaux ; découvrir Dieu. Cette vie nouvelle ne correspond pas à une attente préalable. S’y ouvrir suppose d’ailleurs des renoncements, et la traversée de conflits intérieurs. Et pourtant, qui dira qu’elle est sans valeur ? Ne faut-il pas penser que celui qui en est privé a besoin d’être sauvé, et que celui qui l’a reçue a été en quelque sorte sauvé ?

De façon en partie semblable, le Dieu de Jésus-Christ ne nous sauve pas seulement en répondant à nos besoins de départ – y compris nos besoins d’adultes. Il nous fait naître à une vie nouvelle – par le

baptême et dans toute la vie de foi. Il nous sauve en nous faisant entrer dans une autre logique, une vie autre, insoupçonnée, qui dépasse nos attentes et bouleverse nos évidences.

Ainsi, le salut n'est pas seulement une libération – du péché et de la mort –, il n'est pas une simple guérison ou purification. Il est révélation d'une vérité qui vient bouleverser nos façons de penser. Il est acte de transformation radicale, qui fait de nous des fils et des filles de Dieu : le salut est filiation adoptive, il est « divinisation ». Il nous fait entrer dans une autre logique, dans un autre esprit que celui que nous avons par nous-mêmes : l'Esprit de Dieu, ses pensées, sa vie. Un esprit qui va bien au-delà de notre conception naturelle de la justice et des relations entre les hommes. Car c'est un esprit de non-jugement, d'amour envers les ennemis, de pardon ; une fraternité qui relativise les liens familiaux ; une suite du Christ plus importante que tout, y compris la conservation de sa propre vie ; une recherche de Dieu pour lui-même, que nous sommes appelés à préférer à tout ce qu'il nous donne, parce qu'il est la bonté et la vérité mêmes. En un mot, une façon de voir qui donne la priorité absolue au Royaume de Dieu (la vie des hommes en communion avec Dieu). Il y aurait bien entendu beaucoup d'autres choses à dire sur le salut : le rôle de la mort et de la résurrection de Jésus, sa possibilité pour les non croyants, le rôle de la foi, l'accord entre luthériens et catholique à son sujet, etc. En écho au titre de ce débat, j'ai voulu souligner ici que le Dieu de Jésus-Christ ne fait pas que répondre à un besoin d'être sauvé que nous serions capables d'éprouver par nous-mêmes : le besoin d'une vie sauve, dans la santé physique et psychique, délivrée du mal. Il nous ouvre à une vie infiniment plus riche et inattendue, sa propre vie qu'il nous partage, et qui par certains côtés entre en conflit avec nos attentes spontanées. Pas seulement à cause du péché, mais parce que nous avons à vivre une nouvelle naissance, qui implique des renoncements et des conflits intérieurs. De même qu'un enfant n'est pas spontanément ouvert à ce que sa mère en aime d'autres que lui, à partager avec ses frères et sœurs, à aller à l'école, etc., nous ne sommes pas spontanément ouverts à la logique de Dieu, à son esprit. Ce n'est pas seulement une question de péché. C'est que nous avons à connaître toute une transformation, très profonde, une nouvelle naissance, pour entrer dans la communion avec Dieu à laquelle il nous appelle, et que peu, à peu, il nous fait désirer. Comme dit l'apôtre Paul : « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor 2, 9).